



Les origines et le développement de la crise du Parti Communiste en France

Par Paul VAILLANT-COUTURIER

Le Parti Communiste français est entré récemment en conflit ouvert avec la Troisième Internationale à laquelle, le 30 décembre 1920, il avait adhéré d'enthousiasme. Au Congrès de Paris, le 19 octobre 1922, Frossard, secrétaire du Parti Communiste avait déclaré : « Si le centre prend seul la direction du parti, c'est le conflit probable avec l'Internationale ».

La fraction du centre ayant pris seule le pouvoir avec une faible majorité de 180 mandats, les deux représentants de l'Internationale, Manouïlsky et Humbert Droz, sont retournés à Moscou en déclarant que « toute la responsabilité de la situation créée retombait sur le centre ». C'est le conflit sur lequel le 4^e Congrès mondial a été appelé à se prononcer. Je ne sais encore à l'heure où j'écris ces lignes quelles sont les mesures auxquelles il s'est arrêté.

Il est fort probable que ce congrès légiférant au nom de l'Internationale tout entière et revêtu par là d'une haute autorité aura su trouver les solutions nécessaires et que le Parti Communiste français enregistrant ses décisions au cours d'un congrès extraordinaire, entrera pacifié dans l'année qui vient.

Qu'il n'espère pourtant pas en avoir complètement terminé avec les frottements et les heurts. Telle solution pourra intervenir qui, donnant satisfaction aux individus sur tel point précis, ne modifiera pas sérieusement leur mentalité.

L'effort à entreprendre au lendemain d'un accord formel pour aboutir à un accord profond sera considérable. Le mal, réduit peu à peu, ne disparaîtra pas...

Toute la crise du parti, dont les événements actuels ne constituent que des symptômes dont il ne faut pas exagérer l'importance, toute la crise réelle du parti, elle est, en effet, dans le conflit entre deux états d'esprit qui, partout ailleurs qu'en France, ont réglé leurs différends à coups de fusil.

Centre ? Gauche ? C'est le conflit entre le vieux socialisme démocratique particulariste et le communisme internationaliste. Les conditions extrêmement obscures, pacifiques et sentimentales de l'adhésion de Tours ont, en effet, permis leurs coexistence dans un même parti.

Le Parti Communiste subit une situation de fait paradoxale qui stérilise son action et vide ses rangs. De 137.000 membres en 1921, il passe à 80.000 en 1922. Il s'épuise depuis deux ans à concilier ce qui est inconciliable, le blanc et le noir, le rouge et le vert, au lieu de chercher à absorber tout dans une politique unique, celle de l'Internationale. Lorsque Frossard, au cours de la séance historique du Congrès de Tours, déclarait : « Le parti continue », il n'émettait pas seulement une habile suggestion de propagande, il exprimait une redoutable vérité. Au Congrès de Paris, deux ans plus tard, Manouïlsky pouvait répondre à Jules Blanc : « Bouffons du bourgeois, oui, camarade Jules Blanc, mais chez nous d'abord. »

LE SOCIALISME D'AVANT LA GUERRE

Pour bien comprendre toute l'étendue et la gravité de la crise actuelle, il faut remonter bien en arrière dans les origines mêmes du mouvement français. Il faut revoir pièce à pièce, caillou par caillou, cette étonnante mosaïque de doctrines et de partis qui, de Gracchus Babœuf à Jean Jaurès, a constitué la substructure du Parti communiste.

Et tout d'abord, constatons une fois de plus que toute la tradition révolutionnaire française est essentiellement bourgeoise. Aussi le mot de Révolution peut-il plus qu'ailleurs trouver dans le Parti français des interprétations contradictoires et des enthousiasmes de qualités variées.

A côté de l'affirmation scientifique du marxisme du « manifeste », voici les survivances du socialisme utopique obscurcissant la notion de classe, voici les hommes

de l'Internationale portés au pouvoir par une Commune nationaliste qui sombre dans l'humanitarisme le plus sympathique et le plus impuissant; voici le blanquisme déconsidérant la violence par l'échec de ses aventures, et voici se disputant le prolétariat et la petite bourgeoisie pour la conquête des sièges parlementaires, toute la gamme des sectes socialistes, des possibilistes aux guesdistes intransigeants, voici enfin les ministériels provoquant par l'excès de leur impudeur le sursaut du syndicalisme antivotard...

Avec l'unité, en 1905, le Parti socialiste devient le confluent de tous ces éléments divers. C'est la confusion de tous ces courants, ruisselets ou fleuves dans un vaste marais démocratique, infesté d'esprit jacobin, bandé vers la réussite des élections et qui n'apparaît plus que comme un assemblage mal soudé de fractions sans envergure s'il n'avait pour lui la force morale de Jaurès. Le génie souple et constamment renouvelé de Jaurès amalgame ces éléments, les brasse, les digère. En contradiction parfois avec certains d'entre eux, il parle au nom de tous. Sa personnalité puissante impose sa marche à l'esprit du Parti tout entier... Le Parti, c'est Jaurès, son rayonnement ne laisse subsister autour de lui que des flammes vacillantes. Embringué dans le socialisme démocratique, Vaillant succombe malgré ses formules retentissantes à l'ambiance de la paix sociale. Guesde, embarqué dans le réformisme, est déjà loin de sa fameuse controverse sur les deux méthodes... Hervé évolue... Le parti, prisonnier du génie de Jaurès, se parlementarise à fond. Jaurès n'échappe pas à l'influence bourgeoise de la révolution française. Il en est la dernière et la plus vivace repousse. *C'est la faiblesse même de la résistance bourgeoise qui le rend possible.* L'écœurante dégénérescence bourgeoise contamine, en effet, le socialisme jusque dans ses moelles, jusque dans ses génies les plus probes.

A l'intérieur, il s'agit de concilier la lutte de classe avec les exigences de la grande famille républicaine. On s'efforce de faire une bonne république, de réprimer les abus, de réaliser le socialisme au jour le jour... Constamment en combinaisons diplomatiques avec les partis anticléricaux, le socialisme — dont Millerand a dit, quand il était son chef incontesté, « qu'il doit avoir peur de faire peur », n'apparaît plus que comme l'appendice de gauche de la démocratie bourgeoise, le balancier nécessaire à l'équilibrisme parlementaire des présidents du Conseil. En matière extérieure, il s'agit de concilier l'Internationalisme et les exigences de la défense nationale. Jaurès, inspirateur de la politique étrangère du parti français, en même temps qu'il dénonce « ces prétextes honnêtes » dont les impérialistes se servent comme de « feuilles de figuier » pour cacher la honte des raisons de leur guerre, écrit *l'Armée Nouvelle*, se félicite de l'entente franco-anglaise et anglo-russe comme d'une victoire de la paix, maintient, malgré les railleries sceptiques de Sembat, la distinction entre les guerres défensives et offensives... Rosa Luxembourg prêche en face de lui dans le désert. La deuxième Internationale partagée entre son internationalisme et le particularisme de ses sections, prépare sa faillite. Jaurès, dans un monde hérissé de baïonnettes par les trusts rivaux, a foi dans l'idéalisme humain, dans la persuasion, dans le triomphe de la cause juste, dans l'arbitrage... Jules Guesde qui, quelque temps auparavant, disait : « En défendant la civilisation bourgeoise, vous faites un travail de Pénélope », Jules Guesde qui écrivait à propos du 4^e Congrès de la paix : « C'est un

congrès de fous ! », Jules Guesde s'associe à la politique du groupe socialiste. C'est la débâcle du marxisme révolutionnaire. Cent députés socialistes, élus en 1914, s'abattent sur le Palais-Bourbon comme des frelons sur une ruche avantageuse. C'est bien cette « orientation pratique du socialisme français » que M. de Bulow accablait de ses compliments qui l'emporte. Le Parti veut la Paix et la Justice sociale, mais il n'a aucun moyen de les imposer en dehors du Parlement bourgeois.

G. Sorel, examinant, dans ses *Réflexions sur la violence*, la situation du Parti unifié, écrivait déjà en 1906 :

« Deux accidents sont seuls capables, semble-t-il, d'arrêter ce mouvement : une grande guerre étrangère qui pourrait retremper les énergies et qui, en tout cas, amènerait sans doute au pouvoir des hommes ayant la volonté de gouverner ou une grande extension de la violence prolétarienne — qui ferait voir aux bourgeois la réalité révolutionnaire — et les dégoûterait des platitudes humanitaires... »

DU SOCIALISME DE GUERRE

A LA REVOLUTION RUSSE

Ces deux conditions allaient précisément se trouver réalisées dans la période comprise entre 1914 et 1917. Jaurès, quand par des visites et des objurgations il s'efforçait d'arrêter sur la pente savonneuse la guerre en marche, est assassiné.

Le parti, tout préparé au socialisme de collaboration, se jette à corps perdu dans la défense nationale. Le syndicalisme de Jouhaux vole sur ses traces. Malvy sacrifie le « carnet B » qui n'a plus aucune raison d'être. La notion de classe demeure sans force devant l'union sacrée démocratique. Privé du génie de Jaurès, le jaoussisme continue et c'est le confusionnisme. Les « infimes » dont parlait Raymond Lefebvre vont « marquer le pas militaire autour de son tombeau ». On fait une nuit du 4 août des antagonismes de classe et c'est le prolétariat qui est la dupe... Toutes les vieilles rengaines de la terminologie révolutionnaire de 93 redeviennent à la mode dans « la patrie en danger ». Le langage des sections socialistes est celui du club des Cordeliers. Le rapport du groupe parlementaire au Congrès de 1916 commence par des mots épiques : « Depuis que, par la volonté criminelle des Empires du Centre, l'Europe est inondée de torrents de sang, le Parti socialiste français va se réunir pour la deuxième fois en congrès ». Les avocailles de la Chambre singent les procureurs de la Convention... Enfermés dans le Parlement, participant au pouvoir par leurs ministres, les socialistes parlementaires font la loi dans un parti croupion. La préparation morale de la guerre par le capitalisme a parfaitement réussi. Le nationalisme, le chauvinisme qui se masque sous des noms généreux, ravagent le parti de fond en comble, engagent ses masses à se résigner au massacre, déshonorent les chefs en les associant au crime et à son extension diplomatique, le socialisme officiel devient complice du gouvernement fort. Le militarisme, la censure, les cours martiales, il accepte tout.

Seule, à l'arrière, une étroite poignée d'hommes résiste. Venus de tous les points du socialisme et du syndicalisme, autour de Monatte, quelques internationalistes se réunissent quai Jemmapes. Merrheim y coudoie Rosmer, Raymond Lefebvre y rencontre Trotsky.

Autour du noyau de la *Vie Ouvrière*, le mouvement

du Comité pour la reprise des relations internationales s'organise.

Traqués par les dirigeants, menacés d'exclusion à chaque Congrès socialiste, Zimmerwaldiens et Kienthaliens organisent la propagande occulte à la fois pacifiste et révolutionnaire. Les syndicats des métaux où affluent les sur-sitaires du front, sont gagnés, le front lui-même, exaspéré par la longueur de la guerre, donne dans le pacifisme et même partiellement se soulève contre le gouvernement fort, en mai-juin 1917.

Trotsky, expulsé, après un voyage en Espagne et en Amérique, rentre en Russie avec la première Révolution.

Là-bas, dans le même temps que le parti français qui s'unifiait, mélangeait le meilleur et le pire et l'assaisonnait à la fade sauce démocratique, en 1915, l'aile gauche du parti russe avait puisé dans l'expérience révolutionnaire de la place du Palais d'Hiver des enseignements décisifs.

En 1914, le Parti bolchevik avait refusé nettement de s'associer à la défense nationale.

Dans un pays où la contagion démocratique bourgeoise n'avait encore que faiblement pénétré, le marxisme russe avait pu conserver toute son intransigeance. En réaction avec le socialisme paresseux et sa conception de la révolution automatique, il avait assimilé le meilleur de la nouvelle école syndicaliste. C'était un parti sans compromission, sachant exprimer clairement ce qu'il voulait et ne reculant devant aucun moyen pour l'exécuter. Cela lui acquit immédiatement une situation de premier plan dans l'estime des masses dès juin 1917 en face des social-démocrates coalitionnistes.

La révolution d'octobre, le renversement du « bon » Kerensky, la dissolution du préparlement, les décrets et les négociations de paix de Brest-Litovsk, jetèrent le désarroi et le scandale dans les rangs socialistes parlementaires du monde entier... *C'était l'extension de la violence prolétarienne qui s'annonçait.* Ce n'était pas dans les règles du jeu. On avait prévu la Victoire nationale, l'extension de la démocratie, mais on n'avait jamais envisagé qu'avec horreur, depuis la guerre, la Révolution devant l'ennemi!

L'ESPRIT NOUVEAU

De la Révolution russe, la III^e Internationale était née. Entre elle et la deuxième Internationale, la guerre s'était écoulée. Le capitalisme avait vieilli de cent ans en cinq ans. A des situations nouvelles en s'appuyant sur la doctrine marxiste la III^e Internationale opposait une tactique, des méthodes d'action nouvelles...

Bénéficiant de la popularité que rencontrait dans les masses combattantes cette révolution qui avait su terminer la guerre, la III^e Internationale trouvait dans le prolétariat mobilisé des adeptes fervents. Nous avons eu trop souvent envie de rentrer à Paris pour y disperser à coups de mitrailleuses nos maîtres de la rue St-Dominique, du Comité des Forges et du Palais-Bourbon (socialistes compris) pour ne pas être conquis d'emblée par les méthodes des bolchevistes russes. La violence s'était emparée du monde. La légalité était morte. Le sentiment d'avoir été trahi pendant d'aussi longues années, et notamment en 1918, par les hommes qui parlaient au nom du prolétariat nous exaspérait. Nous sentions parfaitement tout ce que signifiait la présence d'Albert Thomas dans le camp patronal et que c'était la rupture définitive avec toute une tradition qu'il allait falloir consommer. Des milliers de jeunes hommes à peine

démobilisés, ignorants en général de la doctrine, souvent plus pacifistes que communistes, mais animés d'un ardent sentiment de classe, pénétraient dans le Parti socialiste.

Mais leur pacifisme de guerre, à la différence de celui qui l'avait précédé, ne comptait plus sur les moyens d'arbitrage ni sur la bonne volonté des Parlements, ni sur la force de la persuasion...

Le souffle de Jaurès ne passait en lui qu'avec ce qu'il avait pu contenir d'éternel.

Le pacifisme de guerre était violent dans son essence comme le temps même où il évoluait.

Je ne puis sans émotion me souvenir de ces temps héroïques. Nous haïssions le groupe parlementaire et forts de notre audace de sacrifiés, prêts désormais à tous les sacrifices révolutionnaires, nous tranchions de tout avec un succès que notre imprudence égalait seule. En face de nous, à côté des pacifistes socialistes et des opportunistes auxquels notre coupable indulgence était acquise, les socialistes de défense nationale, ceux qui jusqu'au bout avaient voté les crédits de guerre, s'affirmaient sans reticences pour les anciennes méthodes...

Et le conflit se cristallisait sur les jeunes et sur les vieux. Les vieux ! Je les revois, pareils à des mères-poules devant le plongeon de jeunes canards qu'elles auraient couvés, je les revois, les socialistes chevronnés, dont on nous apprenait les luttes anciennes, la vie souvent admirable, toute de dévouement et de pauvreté, je les revois s'essayant d'abord à nous convaincre avec des arguments désuets, puis, faisant état de leur ancienneté dans des appels parfois déchirants, les vieux, qui ne comprenaient pas, les vieux doctrinaires qui pensaient en 1919 comme en 1914, qui n'avaient rien appris et rien oublié, et qui, désespérant de jamais nous convertir, finissaient par ne plus s'escrimer que contre notre jeunesse en des passes dérisoires où l'injure tenait lieu de raisons. Quant à nous, les jeunes, nous brandissions à tout bout de champ la Révolution Russe et l'Internationale communiste. Nous avons trop profondément ressenti dans notre esprit et dans notre chair l'horreur du nationalisme bourgeois ou socialiste pour ne pas avoir comme un besoin inextinguible d'anéantir jusqu'à nos différences ethniques dans une Internationale qui ne serait plus qu'un immense parti unique, Parti révolutionnaire. C'était ce vaste besoin d'unité humaine que dans cent discours et dans vingt articles, clamait Raymond Lefebvre et toute notre génération avec lui. Il y avait là bien plus qu'une lutte intérieure de parti. C'était le conflit entre deux civilisations. Nous avions, en convalescents d'une époque de décadence meurtrière, d'abdication et de désordre, un besoin absolu d'ordre et de santé.

LE CONGRES DE TOURS

C'est dans cet état d'esprit que nous abordions, en compagnie de Lorient et de Souvarine, le Congrès de Tours.

Comme Jaurès à la fin d'une époque, Raymond Lefebvre était tombé au seuil des temps nouveaux.

Déjà le Congrès de Strasbourg avait donné à la gauche du parti français une forte minorité groupée autour du Comité de la III^e Internationale qui avait succédé au Comité pour la reprise des relations...

Une machination sans portée, échafaudée par les éléments opportunistes du parti, avait rassemblé, sous le nom de Comité pour la reconstruction de l'Internationale,

tous ceux qui, habitués davantage aux manœuvres politiques qu'à la netteté dans les idées, s'efforçaient de croire qu'une paix boiteuse était possible entre les éléments irréductiblement antagonistes du Parti et de l'Internationale.

C'est avec eux ou, du moins, avec leur gauche, que le Comité de la III^e Internationale, dont les principaux leaders étaient emprisonnés sous l'inculpation de complot eut à négocier.

Participant à la fois de la droite et de la gauche, ces éléments mixtes, ralliés à la III^e Internationale au retour de Russie de Cachin et de Frossard, devaient fatalement apporter dans le futur Parti communiste en même temps que leur stock de popularité tout leur bagage de traditions opportunistes et démocratiques. La gauche communiste n'ignorait pas cela. Elle acceptait ses alliés nouveaux avec le ferme espoir de les convertir. Au surplus, ces alliés lui apportaient les avantages d'un personnel politique exercé. La gauche et l'Internationale leur firent de nombreuses, nécessaires et dangereuses concessions. Ce furent donc les opportunistes de la veille, ceux qui appartenaient par tout leur formation à l'ancien monde socialiste qui entreprirent la tâche principale de propager en vue du Congrès de Tours l'idéologie des éléments nouveaux. L'habileté, le talent et la chaleur de leurs orateurs, firent merveille. Ils avaient des « hommes » au sens français du mot. Quand le Congrès de Tours s'annonça, le parti était mûr pour l'adhésion à une écrasante majorité. Cette majorité était due en grande partie au souci général qui avait animé, il faut le dire, reconstruc-teurs et gauchistes, de ne pas heurter trop vivement les éléments les moins préparés du parti et de faire la cassure le plus à droite qu'il serait possible. Zinoviev, à qui Renoult avait été envoyé par le centre en ambassadeur, avait lui-même adouci certaines des 21 conditions.

Mais dans l'esprit des reconstruc-teurs, cela n'était qu'un premier pas en arrière, qui serait suivi de beaucoup d'autres, tandis que pour la gauche communiste et l'Internationale, c'était un maximum.

ESPRIT DU CONGRES DE TOURS

C'est ainsi que dès le premier jour, ce congrès décisif reposa sur l'équivoque. Il allait adhérer davantage dans la lettre que dans l'esprit. Ch. Rappoport, encore membre pourtant du Comité de la III^e Internationale, répond à Paul Faure à propos de « coups de pied » dont il se plaint de la part de l'Internationale, que les coups de pied de l'Internationale *comme ses conditions* sont « de fantaisie ».

On cite sans protestations une réponse de Cachin à Trotzky, concernant la défense nationale et où il est dit : « Dans l'état présent des choses, le danger de guerre ne pourrait venir que de la politique impérialiste française et dans ces conditions, nous repousserions les crédits ». Dans son discours au congrès, Cachin s'élève contre « la conception bourgeoise de la défense nationale. » (1)

Frossard donne de la défense nationale une définition lapidaire en disant : « Notre défense nationale, c'est la

(1) Lui, comme Frossard attendront quelque temps encore pour faire une déclaration de répudiation catégorique de la défense nationale dans une réunion publique à Limoges, en ma compagnie.

paix », et cette définition recueille des applaudissements nourris.

On semble persuadé que tout s'arrangera. On va à Moscou avec le naïf espoir de conquérir Moscou aux méthodes du communisme à la française. « Sembat, s'écrie Frossard au Congrès de Tours, ne peut ignorer avec sa longue et vaste expérience des hommes et des choses que la vie en nous entraînant dans son tourbillon, *assouplira notre doctrine et nos méthodes et éliminera sans effort ce qu'elles peuvent avoir de trop rigoureux* pour l'action même que nous allons entreprendre. » Mais Blum, depuis longtemps décidé à la cassure, lui répondait au cours de son intervention, avec une justesse de vues parfaite :

« ...Je sais très bien que certains d'entre vous, qui sont de cœur avec nous, n'entrent dans l'Internationale communiste qu'avec l'arrière-pensée de la modifier du dedans, de la transformer une fois qu'ils y auront pénétré. Mais je crois que c'est là une illusion pure. *Vous êtes en face de quelque chose de trop puissant, de trop cohérent, de trop stable, pour que vous puissiez songer à le modifier.* »

ABDICATION DE LA GAUCHE DANS L'UNANIMITE

Le Parti socialiste, section française de l'Internationale communiste, est fondé. Il entre dans sa nouvelle famille avec un héritage écrasant, mais un grand enthousiasme internationaliste. La cassure s'étant produite suffisamment à gauche et Longuet même s'étant jeté dans les bras de Renaudel, la gauche communiste qui se trouvait avoir la majorité dans le nouveau Comité directeur, pouvait espérer conquérir peu à peu une majorité réelle dans le Parti...

Il n'en fut rien. L'absence forcée des emprisonnés, le souci de l'unanimité dans une période de regroupement, le reclassement de certains hommes que leur pacifisme négatif d'avant-guerre avait égarés dans les rangs du Comité de la Troisième Internationale, l'inexpérience de certains de ses membres, met rapidement la gauche en minorité.

La suppression du Comité au lendemain du troisième congrès de l'Internationale porte un coup direct à la gauche. Elle n'a plus d'action spécifique dans un parti que le ronron des formules sonores et vides suffit aisément à endormir. L'Internationale fait confiance au Parti français.

Cependant le personnel politique rallié aux idées de la III^e Internationale agit selon des habitudes, des façons de penser et de parler contractées dans la II^e. Il dispute Jaurès aux dissidents... Le Parti socialiste adhère à la III^e Internationale demeure comme un glaive de fer doux que l'action ne vient pas tremper.

Après la levée et la défaite des grèves révolutionnaires de 1920, dont la répercussion profonde commence seulement à se faire sentir, les possibilités catastrophiques semblent s'éloigner pour un temps. Les anciens combattants désapprennent la violence, une campagne syndicaliste et anarchiste se déchaîne contre la III^e Internationale et l'Internationale rouge, jusque dans les rangs du parti, la Révolution russe victorieuse, mais temporairement en recul sur le terrain économique, connaît une crise de désaffection dans les masses, les élections partielles et l'approche des élections cantonales, réveillent les vieilles habitudes démoralisantes et le parlementarisme communiste se développe dans le cadre ancien ; ceux qui n'ont adhéré que par discipline

ne se cachent plus de faire une campagne en faveur du regroupement socialiste ; les déviations pacifistes et coalitionnistes se produisent impunément. Le Parti communiste est nettement en régression sur ses déclarations formelles de Tours. Aucun effort vraiment sérieux n'est fait pour une accentuation à gauche de sa politique. Privée de tout moyen d'action, compromise par sa collaboration déjà longue avec les opportunistes, la gauche ne peut protester qu'au sein du Comité directeur et souvent sans adresse.

LE CONGRES DE MARSEILLE

Violamment attaquée par la conjonction de la droite et de l'extrême-gauche fédéraliste, la gauche réclame une direction du Parti démocratiquement centralisée et l'application des décisions du 3^e Congrès mondial que le Parti semble encore ignorer. Elle est battue.

Elle exige un contrôle sévère sur la presse. En effet, le Parti laisse journellement insulter l'Internationale par Fabre dans le *Journal du Peuple*, auquel collabore encore le secrétaire du Parti. Les lettres du représentant français auprès de l'Exécutif, souvent trop vives dans la forme pour un parti aussi « bien élevé », servent de prétexte à la majorité nouvelle du Comité directeur pour une opposition constante aux suggestions qu'elles contiennent et qui sont celles de l'Internationale. Sur le contrôle de la presse, la gauche est battue encore. Le conflit est désormais latent entre la section française et l'Exécutif. Le centre, maître du Comité directeur et des organismes centraux, prépare un Congrès de Marseille qui, s'il vote des thèses excellentes, constitue dans sa politique générale, une écrasante défaite pour la gauche communiste et l'Internationale. Il faut, en effet, tout en la comblant de déclarations d'amour, impressionner l'Internationale et l'amener à des concessions importantes, du genre de celles qu'on prévoyait, au moment de Tours.

Des hommes de droite, comme Verfeuil et Barabant, sont élus membre d'un Comité directeur dont, par d'adroites campagnes, Boris Souvarine est exclu.

Quatre élus au Comité directeur, demeurés fidèles à la politique de gauche, donnent leur démission afin de placer le congrès en face de ses responsabilités.

Le congrès ne comprend pas. Vivant encore sur le mythe de l'unanimité, son premier mouvement est de blâmer pour les quatre démissionnaires, dont le geste apparaît comme une manifestation d'indiscipline...

Dès lors, sentant que sans un effort considérable, les résolutions de l'Internationale resteront lettre morte au sein du Parti français, la gauche entreprend la tâche de redressement, avec toutes ses conséquences.

RETOUR OFFENSIF DU VIEIL ESPRIT

Cependant la politique de fidélité verbale à l'Internationale continue, mais les critiques de sa politique se multiplient. L'incapacité du centre à penser en communiste s'affirme. Les fractions ne parlent pas la même langue. Le front unique présenté de bonne foi par le centre comme une déviation opportuniste du gouvernement soviétique, est condamné par l'assemblée des secrétaires de fédérations avant même d'avoir été expliqué. C'est le « désarmement révolutionnaire », s'écrie Daniel Renoult, indigné, dans l'*Internationale*. Fabre n'est exclu qu'après d'interminables palabres et divers voyages de délégués à Moscou. Encore faut-il que l'Internationale fasse jouer à son égard l'article 9 des statuts de l'Internationale que personne ne semble avoir lus d'ailleurs en les acceptant...

A cette occasion, la campagne reprend de plus belle

contre cette Internationale tyrannique, contre cet Exécutif de chapelle, mal renseigné, ignorant du mouvement français, contre cette « caserne », « cette église » de Moscou, qui ne songe à gouverner qu'à coups de trique un parti si vivement dévoué à la III^e Internationale. La terminologie des dissidents acquiert droit de cité dans le parti. Verfeuil se solidarise avec Fabre. On ne l'exclut pas. Des syndicalistes, membres du parti, engagent ouvertement la bataille contre la politique syndicale du parti. On les maintient. Au cours des élections cantonales, un danger nouveau est apparu : le bloc des gauches. Entre leur situation électorale et la discipline communiste, certains communistes n'hésitent pas et choisissent au prix de compromissions avec les radicaux leur situation électorale... Après tout, ne sont-ils pas bons républicains, les communistes ? Barabant, membre du Comité directeur, est le premier à donner l'exemple. On ne l'exclut pas. Au fur et à mesure que l'on se rapproche du temps des élections générales, toutes les vieilles vases que l'on croyait immobilisées et ensevelies à jamais, s'agitent, troublent le courant communiste et l'empoisonnent. G. Pioch, secrétaire de la Fédération de la Seine, définit le communisme dans son rapport moral : « La forme organisée et pacifique de l'amour »... Le centre, utilisant le contrepois de l'aile droite contre la gauche et contre l'Internationale, flagorne la C.G.T.U. dans l'espoir de trouver en elle une alliée contre la politique d'action économique que réclame du parti l'Internationale... Seule, dans l'Internationale, la section française s'oppose encore à l'application du front unique...

Réintégrés au Comité directeur à la demande de Moscou, les démissionnaires renforcent la minorité sans parvenir à rompre l'équilibre centriste. Il semble qu'à mesure que le temps s'écoule, on revienne en arrière par bonds de sept lieues...

LE CONGRES DE PARIS CRISTALLISE LA CRISE

Quand Frossard, au retour de Moscou, rapporte la proposition d'union du centre et de la gauche sur les bases de la politique de l'Internationale, c'est dans les rangs du centre et de la droite une indignation et une stupeur sans limites. Les prévisions de Blum se réalisent. L'Internationale ne cède pas.

Frossard signe avec Souvarine une motion commune ou plutôt contresigne les motions de la gauche...

C'est l'effort maximum que le centre puisse accomplir. Au congrès, il défendra les motions communes, mais au moment de passer aux modalités pratiques d'application, à la désignation des membres du parti chargés de faire entrer les résolutions dans les actes, il rompra carrément avec la gauche et prendra seul la direction du parti, malgré l'intervention conciliatrice des représentants de l'Internationale. D'ailleurs, dès avant la rupture, Frossard a avoué à la tribune « son impuissance » et n'avoir cherché qu'à « gagner du temps ». Désormais, la crise et ses causes apparaissent avec clarté au prolétariat français. C'est une tentative désespérée de pression qui vient d'être faite par les éléments opportunistes sur l'Internationale en vue du congrès mondial.

La longue série historique qui précède indique suffisamment combien la crise actuelle est profonde et par quelles fibres multiples elle se rattache aux plus dangereuses traditions de l'ancien parti unifié et notamment à la tradition démocratique jaressiste. Aussi bien, un incident provoqué artificiellement sur le nom de Jaurès, au

moment de l'exclusion des éléments anticommunistes du Parti, a-t-il fait apparaître le danger avec netteté. Il serait vain de nier que la politique du centre rencontre en France un terrain particulièrement favorable, et qu'elle ne soit en grande partie conditionnée par l'existence même de ce terrain. Il serait vain de nier l'impopularité d'une gauche attelée depuis de trop longs mois à remonter un coulant déjà fort. La politique de l'Internationale est sans doute difficile à réaliser ici, parce qu'ici les traditions petites bourgeoises de la démocratie parlementaire sont enracinées dans le prolétariat. Mais ces traditions ne se font impérieuses qu'autant qu'on les flatte.

Il faut se hâter d'éduquer le Parti dans l'esprit d'unité internationale qui animait les éléments jeunes du Parti socialiste en 1920 et qui les anime encore. Il ne faut pas perdre de vue une minute la subversion de 1914 et le renversement complet des valeurs consécutif à la Révolution russe. L'Internationale doit être mise au-dessus de tout.

S'il est vrai que les difficultés doivent être constatées, elles ne doivent l'être qu'avec la ferme volonté internationaliste de *triompher d'elles*, et la gauche fait au centre et à la droite ce reproche essentiel d'avoir toujours cherché davantage à exagérer les difficultés pour en faire un rempart à leur paresse qu'à les envisager à leur juste valeur pour les réduire. Cet esprit arrive à son comble aujourd'hui. Commentant les résultats du Congrès de Paris, le *Travailleur Charentais* écrit : « On voudra bien reconnaître avec moi que le tempérament français ne ressemble ni au germanique, ni au slave. Nous sommes ce que nous sommes et rien autre », et Cachin déclare, le 22 octobre, qu'il faudra « tenir compte de la psychologie française que l'on ne saurait méconnaître sans danger pour l'existence du parti. » Sophisme. On se demande ce que ce langage vient faire dans un Parti communiste. Ne sent-on pas toute la tradition d'un socialisme qui valut à la II^e Internationale sa faillite, vibrer dans ces déclarations. En remarquant l'individualisme du Français, volontiers rebelle à la discipline, et en affirmant sa psychologie nationaliste pour opposer l'une et l'autre à l'Internationale, ne développe-t-on pas précisément l'activité des deux poisons les plus violents distribués au prolétariat français par le régime bourgeois lui-même ? Et n'est-il pas symptomatique de rencontrer attachés à l'accomplissement de cette besogne les mêmes hommes qui, hier, contre l'individualisme en révolte, faisaient appel à la discipline de l'union sacrée patriotique ?

LES PERSPECTIVES

L'énorme avantage de l'échec du congrès récent, sera d'avoir éveillé en chaque membre du Parti communiste un conflit entre son internationalisme et son nationalisme. de l'avoir forcé à clarifier sa pensée. Qui de nous ne s'est pas souvent pris en flagrant délit de nationalisme involontaire ?

La bataille par là s'élève bien au-dessus des fractions, de ces fractions dont le malheur est qu'en les figeant une fois pour toutes dans une position, elles dispensent les hommes de réfléchir. Les cadres des fractions éclatent.

Le conflit n'est plus aujourd'hui entre tel ou tel, entre telle fraction et telle autre fraction, *il est entre l'esprit du socialisme démocratique, du socialisme de guerre lui-même et l'esprit de la Révolution russe et de la Troisième Internationale.*

La masse, dans son ensemble, est profondément attachée à l'une et à l'autre, si profondément qu'il faut, pour pénétrer auprès d'elle, que le vieil esprit se couvre encore de leurs masques. Nul doute que l'union à la base pratiquée par ces masses du centre et de la gauche ne parvienne à sauver le parti et à s'imposer aux chefs. Deux solutions mauvaises doivent être écartées : l'union sans la fusion et la scission toute simple, tellement trop simple ! Il faut surtout que ceux qui rechignent encore à accepter les exigences de Moscou se rendent compte que la seule garantie que le parti puisse rencontrer d'avoir quelque liberté dans ses mouvements, elle réside dans sa transformation en parti véritablement communiste. Pour un tel parti *qui pense internationalement*, la discipline est librement et joyeusement consentie. Au reste le Parti ne retient personne.

A Moscou, les délégués du Parti ont dû franchement dire si son adhésion de Tours fut uniquement du bout des lèvres et si l'on renonce à la politique de résistance.

L'Internationale ayant jugé dans son congrès mondial, le Parti dira à son tour clairement s'il accepte de s'incliner. Il ne s'agira pas, en effet, à ce moment-là d'une question de discipline. Chaque membre du Parti sera mis devant un cas de conscience. Il faudra dire : « Je peux » ou « Je ne peux pas ». C'est à ce prix seulement qu'on pourra, demain, parler d'action dans le Parti communiste.

Quelle pourrait être, en effet, la valeur d'un parti de lutte de classes encore contaminé par le vieil esprit dans un temps où la réaction du Bloc des gauches prendra sa figure la plus séduisante.

Des camarades nous ont demandé quel était, dans toute cette affaire, le jugement de *Clarté*. Je suppose qu'en lecteurs fidèles de notre organe, ils auront rapidement trouvé la réponse qui s'impose. La position de *Clarté* est parfaitement claire. Elle a d'ailleurs été très nettement définie par un récent Comité directeur auquel Barbusse participait. *Clarté* ne peut demeurer étrangère et comme insensible à des événements qui se passent si près d'elle.

Pas plus que l'Association Républicaine des Anciens Combattants, elle n'a à faire œuvre proprement dite de parti. Certes. Mais il serait indigne d'elle, dans un conflit qui dépasse tellement le cadre du Parti communiste et qui pose accessoirement tout le problème d'une civilisation de ne point prendre parti.

Elle ne saurait, sous peine de mentir à ses origines, ne pas s'affirmer pour l'un ou l'autre des deux courants qui se partagent la conscience des prolétariats jusque dans les rangs des partis les plus publiquement internationalistes. C'est du courant nouveau que *Clarté*, comme l'A.R.A.C., a jailli. *Partout où Clarté trouve des survivances de l'esprit ancien, hypocrites ou inconscients, elle doit s'attacher à les combattre.*

Fidèle à la pensée de Raymond Lefebvre et de Barbusse, *Clarté*, en réaction contre l'écoeuvante démocratie bourgeoise et son socialisme de défense nationale, *s'efforce vers un internationalisme de classe toujours plus lucide, toujours plus volontaire, toujours plus discipliné.*

C'est dans cet esprit que, dégagée de toutes sympathies ou antipathies personnelles, elle appuiera de tout son poids les efforts de ceux qui, libérés des sophismes de l'éducation bourgeoise et de la tradition du confusionnisme parlementaire, voudront conduire le prolétariat vers ses fins internationales et rendre possible l'avènement de l'ordre nouveau.